

Satan Belhumeur

de Victor-Lévy Beaulieu

(Éd. V.L.B.)

Quand j'entends dire que Victor-Lévy Beaulieu écrit *trop*, les bras m'en tombent. Qui oserait affirmer que Forrester chante trop, que Gretsky compte trop, que Selye cherche trop ? Il n'y a pas de doute que c'est à la bêtise, bien plus qu'à la ferveur, qu'on devrait essayer de mettre des limites, car on voit qu'elle est sans bornes quand elle prétend mesurer l'expression littéraire. Comme s'il existait un nombre correct de mots à peser de la même façon que les raisins pour atteindre une quantité idéale. Je sais, l'abondance nous est suspecte. Après Boileau et son « cent fois sur le métier » — que nous avons peut-être pris pour une règle mathématique absolue — nous avons eu Gide, romancier laborieux mais critique disert, pour renchérir en exaltant l'art difficile et rare. Sans oublier l'Église qui jugeait scandaleux tout ce qui débordait de son imprimatur. Si l'on songe que ces avertissements solennels et ces mises en garde répétées tombaient dans des esprits inquiets et timorés, on peut comprendre, mais non excuser, notre tendance à déclarer excessive toute parole copieuse et passionnée. Nous sommes bien obligés d'admettre que la passion existe mais nous la voulons sage, blanche, muette, castrée, ses flancs vidés de fureur.

Nous croyons l'avoir domestiquée mais, bien sûr, la passion, la vraie, continue de vivre ailleurs ; elle continue d'être telle qu'autrement elle ne saurait exister : entière.

En somme, reprocher à V.-L.B. de trop écrire reviendrait à le blâmer d'être « trop entier ». Heureusement, sa passion d'écrire échappe aux réductions que certains épiciers voudraient lui faire subir : parce qu'elle est vraie, elle demeure irréductible.

En effet, contre vents et marées et courants, V.-L.B. ne cesse de produire avec la même abondance et la même opiniâtre ferveur. Vingt livres en une quinzaine d'années, du théâtre, de la télévision, du journalisme. Il est partout, mais son projet d'écriture, loin de se disperser dans ces multiples avatars, se ramasse au contraire, il s'unifie, « il se fige définitivement dans un ordre ». Et pour consolider cet ordre — ah ! que nous sommes loin du bâclé — il suspend même tous ses autres projets en cours, et Dieu sait s'il sont nombreux, pour réécrire *Mémoires d'Outre-tonneau*, un livre paru au tout début de sa carrière d'écrivain. Pourquoi ? Il nous l'explique dans sa préface : « Il s'agit d'un roman qui m'a toujours fatigué, dans tous les sens du mot, parce que je ne le trouvais pas beau, sans doute pour l'avoir écrit trop rapidement » (. . .) » L'abondance, on le voit, n'exclut pas son souci du travail bien fait mais l'affine au contraire. Elle l'oblige, lui si vivement emporté vers l'avant par la pulsion créatrice, à revenir sur ses pas pour recommencer, parfaire. Ce geste en dit long sur le respect que Beaulieu porte à son travail. Et à ses lecteurs.

Satan Belhumeur est donc un nouveau roman écrit à partir de *Mémoires d'Outre-tonneau* que je n'ai pas lu à l'époque mais que je veux connaître maintenant que l'excellent Belhumeur y a vu le jour. Pour comparer, retracer le cheminement ; pour prolonger aussi le plaisir que j'ai eu à lire *Satan Belhumeur*.

C'est du pur « race de monde » beaulieusin. D'abord le style marqué de ce sceau personnel qui le détache nettement de tous les autres, même des imitations toujours nombreuses quand une voix originale s'impose. Les phrases, du début à la fin, coulent d'une même venue, entremêlées dans un réseau complexe, enroulé sur lui-même ou lâché tout à coup dans une direction inattendue. Parfois elles rasant le sol et y ramassent ordures et misères, parfois elles s'élèvent droit, jusqu'au rêve de l'innocence, de la pureté et de l'amour puis, brusquement désaccordées par le tiraillement, elles filent à l'épouvante, dans l'implacable chemin de la désolation : « Rien que d'y penser la tête me tourne devant le Bouddha de plâtre. Cette épilepsie qui me possède dès que la nuit montre le gros bout de son nez et que je médite, le corps pareil à une flopée de fleurs de lotus. Je laisse venir la maladie jusqu'à ce que je ne puisse plus psalmodier et avant que mes mâchoires ne se contractent trop je prends le bâton recouvert de caoutchouc qu'il y a dans le frigidaire et je mords dedans à grandes dents, me roulant sur le plancher jusqu'à ce que la crise se termine. Et bavant, les jambes flageolantes, je me traîne ensuite jusqu'au Bouddha de plâtre, rallumant la bougie éteinte par Jos. Alors je me blottis entre les deux seins nourissiers de Moréal-Mort, plus aucun désastre en moi, même pas celui de la camisole de force. » (p. 42) N'importe quel lecteur de Beaulieu le reconnaîtra ici, comme d'ailleurs à chaque page, non seulement par la tournure des phrases mais aussi par le choix des mots, ce « flopée » par exemple que l'auteur affectionne particulièrement.